

1

— Tu sais quoi, Bill? Je n'arrive pas à y croire. Ça va faire douze heures que je suis au courant et je n'arrive toujours pas à y croire.

— C'est pourtant vrai, ma très douce.

William Smithback, deuxième du nom, déplia ses jambes interminables et s'enfonça voluptueusement dans le canapé du salon avant d'enrouler un bras autour des épaules de sa femme.

— Il reste du porto? demanda-t-il.

Nora remplit son verre et il le porta à la lumière afin d'en admirer le grenat délicat. Il ne regrettait décidément pas les 100 dollars déboursés pour cette bouteille. Il porta le verre à ses lèvres, dégusta le nectar et émit un soupir d'aise.

— Tu es l'une des stars montantes du Muséum. D'ici cinq ans, tu dirigeras le département des sciences.

— Ne dis pas de bêtises.

— Nora, le Muséum multiplie les coupes budgétaires depuis trois ans, et voilà qu'on donne le feu vert à ton expédition. Crois-moi, ton nouveau patron sait ce qu'il fait.

Smithback enfouit son visage dans les cheveux de Nora. Après toutes ces années, leur parfum, un mélange de genièvre et de cannelle, l'excitait toujours autant.

— Tu te rends compte? L'été prochain, on retourne en Utah faire des fouilles. Si tu arrives à te libérer, bien sûr.

— J'ai encore quatre semaines à prendre. Le *New York Times* aura du mal à se passer de moi, mais il faudra bien qu'ils s'y fassent.

Il but une nouvelle gorgée de porto en la faisant rouler dans sa bouche.

— La troisième expédition de Nora Kelly, poursuivit-il. Le jour de notre anniversaire de mariage, ça tombe bien, comme cadeau.

Nora lui lança un regard amusé.

— Moi qui croyais que mon cadeau était le dîner de ce soir.

— Mais c'était le cas.

— Et tout était parfait. Merci.

Smithback adressa un clin d'œil complice à Nora. Il l'avait invitée au Café des artistes, leur restaurant préféré et le lieu idéal pour un dîner en tête à tête. Éclairage tamisé, banquettes moelleuses, les fresques sensuelles de Howard Chandler Christy... Sans oublier la nourriture, sublime.

Nora continuait d'observer son mari qui crut lire dans ses yeux, dans son sourire en coin, la promesse d'un autre cadeau. Il l'embrassa sur la joue et l'attira contre lui.

— Ils m'ont accordé l'intégralité de la subvention que j'avais demandée, soupira-t-elle.

Smithback, béat, lui répondit par un grommellement en repensant au repas qu'il commençait tout juste à digérer. Il s'était ouvert l'appétit avec quelques Martini bien secs, suivis par une assiette de charcuterie, et n'avait pu résister ensuite à son plat favori : un steak saignant à la sauce béarnaise, garni de frites et d'une louche d'épinards à la crème. Sans oublier la longe de chevreuil de Nora qu'il avait abondamment goûtée...

— ... et tu sais ce que ça veut dire ? Je vais enfin pouvoir terminer mon étude sur la dissémination du culte *kachina* à travers le Sud-Ouest américain.

— C'est génial.

Au dessert, ils s'étaient partagé une fondue au chocolat, accompagnée d'une assiette de fromages français délicieusement puants. De sa main libre, Smithback se caressa l'estomac.

Ils restèrent quelques minutes sans parler, savourant pleinement le plaisir d'être ensemble. Un sentiment de contentement absolu s'était emparé de Smithback. Il se sentait béni des dieux : un appartement confortable au cœur de la plus belle ville du monde, le poste au *Times* dont il avait toujours rêvé, une compagne parfaite. La vie leur avait réservé quelques moments difficiles, c'est vrai, mais le danger et les obstacles avaient contribué à les rapprocher. Nora était belle, elle gagnait bien sa vie en faisant un travail qu'elle adorait, c'était une femme intelligente que rien ne détournait jamais de son but. Nora était surtout son âme sœur. Il la regarda et ne put s'empêcher de sourire. Elle était presque trop belle pour être vraie.

La jeune femme sortit brusquement de la torpeur qui les envahissait.

— Si on reste comme ça, je vais finir par m'endormir.

— Et alors ?

Elle se dégagea doucement, se leva et gagna la cuisine où se trouvait son sac à main.

— Alors, j'ai une dernière petite course à faire.

Smithback fronça les sourcils.

— À cette heure-ci ?

— Je suis là dans moins de dix minutes.

Elle s'approcha du canapé, se pencha et l'embrassa en caressant la mèche rebelle qu'il avait au sommet du crâne.

— Vous n'avez qu'à m'attendre sagement ici, jeune homme, lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Tu plaisantes ou quoi ? Fidèle au poste, comme le roc de Gibraltar.

Elle lui répondit par un sourire et lui caressa les cheveux une dernière fois avant de se diriger vers la porte d'entrée.

— Fais attention à toi, lui cria-t-il. Je ne suis pas rassuré avec ces drôles de petits paquets qu'on a reçus dernièrement.

— Ne t'inquiète pas, je suis une grande fille.

L'instant d'après, la porte se refermait et la clé tournait dans la serrure.

Les mains croisées derrière la tête, Smithback s'étira avec un soupir. Les pas de la jeune femme s'éloignèrent dans le couloir, il reconnut le carillon de l'ascenseur et le silence reprit ses droits, seulement troublé par la rumeur de la ville.

Il croyait deviner où Nora se rendait : la pâtisserie du coin de la rue ne fermait pas avant minuit. Avec un peu de chance, elle aurait commandé son péché mignon pour terminer la soirée en beauté, une génoise au pralin avec de la crème au beurre parfumée au calvados.

Allongé dans la pénombre, il écoutait respirer Manhattan, l'esprit engourdi par les cocktails. Une phrase tirée d'une nouvelle de Thurber lui revint en mémoire : *Il était d'une béatitude somnolente et floue*. Sans vraiment se l'expliquer, il avait toujours eu un faible pour les écrits de James Thurber, l'un des grands journalistes de son temps. Ainsi que pour l'œuvre de Robert E. Howard¹, célèbre maître du roman populaire. Le premier avait passé sa vie à se donner beaucoup de mal, le second à ne s'en donner aucun.

Ses pensées l'emportèrent vers cette journée d'été où il avait fait la connaissance de Nora. Les souvenirs se bousculaient dans sa tête : l'Arizona, le lac Powell, le parking sous un soleil torride, la limousine dans laquelle il était arrivé. Il secoua la tête à l'évocation de l'incident. Nora Kelly lui avait donné l'impression d'une pétasse de première, avec son doctorat tout neuf et son insatisfaction chronique. D'un autre côté, il devait bien avouer qu'il ne lui avait pas fait très bonne impression non plus. Il s'était comporté en parfait idiot. Quatre ans déjà. Ou peut-être cinq ? *Mon Dieu, comme le temps passe...*

1. Robert Ervin Howard (1906-1936), écrivain prolifique de westerns et de romans de *heroic fantasy*. (N.d.T.)

Un bruit de pas dans le couloir, une clé dans la serrure. Nora, déjà ?

Il dressa l'oreille, s'attendant à ce que la porte s'ouvre, mais Nora continuait de triturer la serrure, comme si elle peinait à l'ouvrir. Sans doute à cause de la boîte à gâteaux. Il s'apprêtait à se lever lorsque la porte s'écarta avec un grincement.

— Je n'ai pas bougé, comme promis, annonça-t-il d'une voix sonore. M. Gibraltar en personne. Mais je t'autorise à m'appeler Roc.

Des pas s'approchèrent, très différents de ceux de Nora. Des pas trop lents, trop lourds, traînants, indécis.

Smithback se redressa sur le canapé. Une silhouette se découpa dans l'entrée, éclairée en contre-jour par la lumière du couloir. Trop grande, trop large d'épaules pour être celle de Nora.

— Qui êtes-vous ? s'écria Smithback en allumant la lampe de la table basse.

Il reconnut aussitôt son visiteur. Plutôt, il crut le reconnaître, car son visage avait quelque chose de bizarre. Les traits cireux, la peau flasque et gonflée de quelqu'un de malade... ou pire.

— Colin ? s'exclama Smithback. C'est vous ? Qu'est-ce que vous fichez chez moi ?

C'est à ce moment-là qu'il aperçut le couteau de boucher.

Il jaillit du canapé, mais la silhouette s'avança d'un pas pesant et lui bloqua le passage. Le temps s'arrêta l'espace d'un instant effroyable, puis la lame fendit l'air à une vitesse terrifiante à l'endroit précis où se tenait Smithback une seconde plus tôt.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! hurla-t-il.

Le couteau s'abattit à nouveau et Smithback, cherchant à parer le coup, trébucha sur la table basse qui s'effondra sous son poids. Il se releva précipitamment et fit face à son assaillant, ramassé sur lui-même, mains levées, doigts écartés, prêt à se battre. Il chercha des yeux une arme pour se défendre. Rien. L'autre lui barrait le chemin. Si seulement il

avait pu atteindre la cuisine, prendre un couteau, équilibrer les chances.

Il baissa la tête, se protégea du coude et fonça. Son agresseur recula précipitamment, mais il eut le temps de taillader profondément le bras de Smithback, de l'épaule au coude. Le journaliste bondit de côté en poussant un hurlement de surprise et de douleur. Au même instant, une brûlure froide et métallique lui traversa les reins.

La lame s'enfonçait et s'enfonçait encore, violant ses entrailles avec une fureur oubliée depuis la pénible expérience vécue quelques années auparavant¹. Le souffle coupé, il voulut échapper à son adversaire, mais la lame, à peine ressortie, lui meurtrissait à nouveau les chairs. Une explosion liquide lui arrosa le dos, comme si on déversait sur lui un seau d'eau chaude.

Réunissant le peu de forces qui lui restaient, il se releva et bourra de coups de poing son attaquant. La lame du couteau lui cisaila les doigts, mais Smithback ne sentait plus rien et son assaillant recula, sous le choc. Le journaliste, comprenant que c'était sa dernière chance, fit volte-face et battit en retraite dans la cuisine. Le plancher tangua dangereusement sous ses pieds tandis qu'une brûlure intense lui labourait la poitrine. Menaçant de s'écrouler à tout instant, il tituba jusqu'au tiroir à couteaux. Il venait de l'ouvrir lorsqu'une ombre s'imprima sur le plan de travail, et la lame de son adversaire s'enfonça entre ses deux omoplates. Il voulut se dégager, mais la lame rouge poursuivait son va-et-vient terrifiant tandis que les ténèbres commençaient à l'envelopper...

*Fuir après avoir tout donné, l'heure du bûcher a sonné ;
la fête est terminée et la lumière s'éteint²...*

1. Voir *La Chambre des curiosités* (L'Archipel, 2003).

2. Il s'agit des mots laissés par R. E. Howard lors de son suicide. (N.d.T.)

Les portes de l'ascenseur coulissèrent et Nora sortit de la cabine. Elle avait fait vite, Bill l'aurait probablement attendue sur le canapé en lisant le roman de Thackeray dont il lui avait rebattu les oreilles toute la semaine. La boîte à gâteaux dans une main, elle chercha ses clés de l'autre. Bill aurait certainement deviné où elle était allée, mais comment surprendre son conjoint après un an de mariage ?

Perdue dans ses pensées, elle remarqua seulement que la porte de l'appartement était grande ouverte.

Les yeux écarquillés, elle vit sortir de chez elle un homme qu'elle reconnut immédiatement, malgré ses vêtements maculés de sang. Il tenait à la main un énorme couteau. Il s'arrêta pour la regarder, la lame détrempeée gouttant par terre.

Elle lâcha instinctivement son paquet et se jeta sur lui. Plusieurs voisins sortirent sur le palier en poussant des exclamations apeurées. L'homme leva son arme en voyant Nora se ruer vers lui, mais elle lui écarta la main d'un geste et lui envoya un coup de poing dans le plexus solaire. Il la repoussa brutalement et la fit valser sur le mur du couloir contre lequel elle se cogna violemment la tête avant de s'effondrer. Des papillons devant les yeux, elle le vit s'avancer vers elle, l'arme levée, et eut tout juste le temps de se jeter de côté. Voyant sa tentative ratée, l'agresseur lui décocha un coup de pied en pleine tête et brandit son couteau. Des cris fusèrent de toutes parts. Le cerveau embrumé, Nora ne les entendit même pas et perdit brutalement connaissance.

2

Le lieutenant Vincent D'Agosta décida de tromper son impatience dans le couloir, au milieu du ballet des techniciens qui entraient et sortaient de l'appartement. Il roula des épaules dans l'espoir de créer un courant d'air sous sa chemise en Nylon qui lui collait à la peau. Il était de méchante humeur et savait qu'il n'aurait pas dû l'être. C'était encore le meilleur moyen de laisser passer un détail important.

Il prit lentement sa respiration afin de calmer ses nerfs.

Un personnage fluet et voûté, une maigre touffe de cheveux sur le crâne, s'avança sur le palier en traînant derrière lui une mallette d'aluminium sanglée sur un porte-valise à roulettes.

— On a fini, lieutenant, déclara-t-il en prenant des mains d'un agent un bloc sur lequel il consigna son heure de départ.

D'Agosta regarda sa montre : 3 heures du matin. Les techniciens s'étaient montrés particulièrement scrupuleux, sachant que Smithback et lui étaient amis de longue date. Le lieutenant n'en pouvait plus de les voir passer à côté de lui en baissant la tête, le regard en coin. Histoire de voir comment il prenait la chose, s'il allait demander à être des-saisi de l'enquête. Beaucoup de ses collègues au sein de la Criminelle l'auraient fait, ne serait-ce que pour éviter tout problème avec la défense au moment du procès. « La victime était l'un de vos amis ? Vraiment ? Vous ne trouvez pas

la *coïncidence* pour le moins étrange? » Inutile de compliquer la tâche du procureur, qui détestait affronter ce genre de situation.

Mais D'Agosta n'avait pas l'intention de se récuser. Pas question, d'autant que l'enquête était une simple formalité. À condition de lui mettre la main dessus, le coupable était condamné d'avance.

Le dernier technicien de la police scientifique sortit de l'appartement, signa le registre, et D'Agosta se retrouva seul avec ses pensées. Debout dans le couloir, il s'accorda une minute pour se ressaisir, puis il enfila des gants de caoutchouc, ajusta un filet sur son crâne dégarni et posa la main sur la porte, le cœur serré. Le corps avait été enlevé depuis longtemps, mais le lieu du drame était resté tel quel. À l'endroit où la petite entrée faisait un coude s'étalait une mare de sang, suivie d'empreintes de pas rouges. La trace sanguinolente d'une main se dessinait sur le mur clair.

Il enjamba avec précaution la flaque figée et s'arrêta sur le seuil du salon. Un canapé en cuir, quelques fauteuils, une table basse renversée, du sang coagulé sur le tapis persan. Il s'avança lentement en regardant où il posait les semelles de crêpe de ses chaussures, puis il s'immobilisa au milieu du living et tenta de reconstituer la scène.

D'Agosta avait recommandé aux techniciens de ne pas lésiner sur les échantillons de sang. Des éclaboussures avaient jailli sur les murs, des traces et des empreintes contradictoires se croisaient dans tous les sens. Smithback s'était défendu comme un beau diable, son meurtrier avait nécessairement laissé derrière lui sa signature ADN.

À en juger par les apparences, il s'agissait d'un meurtre brouillon, largement improvisé. Le coupable s'était introduit dans l'appartement à l'aide d'un passe et il avait surpris Smithback dans le salon. Le journaliste, gravement blessé par le premier coup de couteau, ne s'en était pas moins défendu et les deux hommes s'étaient battus dans la cuisine alors que Smithback tentait de s'emparer d'une arme, ainsi que l'indiquaient le tiroir entrouvert et les

empreintes sanglantes sur le plan de travail. Malheureusement pour lui, il ne s'était pas montré assez rapide et son assaillant l'avait poignardé dans le dos. Smithback, grièvement touché, avait encore trouvé la force de résister. Le sol de la cuisine, couvert de sang, était constellé d'empreintes de pieds nus. D'Agosta était persuadé que l'assassin avait été blessé dans la bagarre, lui aussi. Il avait dû se débattre, perdre du sang, laisser derrière lui des cheveux, des fibres textiles, peut-être même de la salive. Les techniciens n'auraient pas manqué d'en trouver des traces. Un trou au sol signalait l'endroit où le plancher avait été découpé, là où l'arme du meurtrier s'était enfoncée en traversant sa victime. Les hommes de la police scientifique avaient également emporté des morceaux de Placo, relevé les empreintes partout, récupéré jusqu'à la plus infime parcelle de poussière.

D'Agosta poursuivit son inspection en projetant dans sa tête le film des événements. Smithback avait voulu continuer à lutter, mais il avait perdu trop de sang pour échapper au coup de grâce de son agresseur. D'après le médecin légiste, la lame du couteau lui avait traversé le cœur avant de s'enfoncer d'un bon centimètre dans le plancher. D'Agosta se sentit étouffer, tiraillé entre colère et chagrin.

Un tel luxe de précautions ne servait d'ailleurs pas à grand-chose puisqu'on connaissait l'identité du meurtrier, mais autant ne rien négliger. Dans cette ville de cinglés, impossible de savoir sur quels jurés on pouvait tomber le jour du procès.

Et puis il y avait ces drôles de trucs abandonnés sur place par le tueur. Des plumes enroulées dans de la ficelle verte. Un carré de tissu recouvert de paillettes de couleurs vives. Un petit bout de parchemin plein de poussière, orné d'un curieux motif. L'assassin les avait déposés dans la mare de sang, à la façon d'une offrande sacrée. Ils avaient été emportés par les gars de la police scientifique, mais D'Agosta avait eu tout le temps de les examiner.